

Chapitre 65

...toute la noblesse de l'Europe, celle des sentiments, du goût, des mœurs, bref la noblesse dans tous les sens élevés du mot, est l'œuvre et l'invention de la France ; la vulgarité européenne, la bassesse plébéienne des 'idées modernes', est l'œuvre de l'Angleterre.

Frédéric NIETZSCHE, *Par-delà le bien et le mal*, 253-254

Montréal étant tombée et la France ayant abandonné à son sort l'immense Canada, les Anglais purent enfin mettre la main dessus - leur rêve depuis vingt ans. L'homme qu'ils chargèrent de s'occuper de Québec, entre autres, nous fit vite comprendre à quelle place nous devons nous tenir et ce que nous avons (ou plutôt n'avons pas) à espérer de sa clémence.

Pour ne pas redoubler dans mon récit les éléments dignes d'éclaircir l'attitude anglaise à l'égard des colons français vaincus, le mieux que je puisse faire est de consigner ici le texte de la lettre que j'écrivis finalement au Roi, en 1762, après avoir pris connaissance de la sienne. Oserai-je avouer que, juste avant que le contenu de sa lettre ne me mette hors de moi, mon cœur avait étrangement battu en dépliant les deux feuillets de beau papier filigrané aux armes de France ? Le cœur a ses raisons...

Il me demandait « pardon pour tout », le bougre ; mais loin de s'en tenir là, ce qui eût été habile, il avait eu la maladresse d'ajouter divers arguments pour esquisser sa défense. Je sentis si bien sous ceux-ci la patte de la Marquise de Pompadour et de son protégé Choiseul que, fou de colère, je jetai sa lettre au feu avant même d'avoir fini de la lire.

Toujours sous l'effet de cette rage salutaire, je pris ma plus belle plume et lui écrivis ceci en réponse, à la date du 3 mai 1762 :

Sire,

Je suis au regret de vous dire que vous ne connaissez pas l'Angleterre, qu'il vous faut moins chercher sous la plume naïve d'un Voltaire que sous le pinceau cru d'un Hogarth - ou que vous l'estimez par trop d'après vous-même, exercice destiné à vous donner, je suppose, une bonne conscience à peu de frais.

Outre que je ne saurais trop insister sur le danger que représente pour un souverain le fait de sous-estimer ses ennemis, je vais me faire un devoir de porter très exactement à votre connaissance le détail de la situation qui est celle de vos anciens colons français passés sous les couleurs de l'Angleterre.

Ayant gardé un fort mauvais souvenir du courage héroïque des officiers et soldats français lors de la seconde bataille de Québec, le 28 avril 1760, et un plus affreux encore de la façon dont, avec bien peu de ressources, ces derniers avaient réussi à étriller fort proprement l'imposante armée anglaise, Monsieur Murray, qui est l'homme ici dont dépendent désormais nos destinées, a résolu de se venger de cet affront en réduisant à néant la noblesse française du Canada.

Il a pour ceci exigé plusieurs choses : d'une part, qu'elle dépose l'épée et abandonne le métier militaire, autrement dit son honneur et son seul moyen de subsistance

puisque beaucoup de gentilshommes d'ici vivaient sur leur traitement d'officiers ; d'autre part, qu'elle quitte le pays pour s'en retourner en France. En effet, il ne plaisait point à Monsieur Murray d'avoir chaque jour sous les yeux l'élégante insolence des vainqueurs du 28 avril 1760 ; même réduits à la reddition par l'abandon de la France, il n'était que trop clair qu'ils avaient sérieusement mis en péril l'honneur anglais (si toutefois il existe quelque part quelque chose de ce nom, ce dont je doute fort). Il a donc ordonné un exode général des nobles de feu votre Nouvelle-France et, pour achever leur ruine, il ne leur a laissé que fort peu de temps pour vendre leurs biens, en particulier les manoirs ou les terres dont ils disposaient - je veux parler bien sûr des biens qui avaient survécu aux diverses exactions commises par les Anglais, sur la côte sud du Saint-Laurent, entre autres.

Humiliés, déclassés, contraints de s'embarquer au plus vite (en pleine saison des tempêtes) sur les vaisseaux vermoulus que l'Anglais mettait à leur disposition, nos gentilshommes se sont séparés à perte de leurs possessions et ont tristement quitté un sol que leurs ancêtres défrichaient depuis près de deux siècles. Notez, sire, ce surcroît de disgrâce : certains n'ont même jamais pu atteindre les côtes de France car l'un des trois vieux navires affrétés pour leur exil s'est abîmé lamentablement avant même d'avoir rejoint les eaux atlantiques : les passagers ont tous péri. Dieu sauve l'Angleterre !

J'écris : l'Angleterre, quand je devrais écrire : Monsieur Pitt. Car plus que l'ensemble de ce royaume, où je gage qu'il y a autant de charité qu'ailleurs, du moins je veux le croire, c'est cet homme implacable, dont son propre roi déclare qu'il a « le cœur le plus noir qui soit » (the blackest of heart), qui a résolu dès son accession au pouvoir d'œuvrer pour la ruine totale du Royaume de France. N'a-t-il pas affirmé « n'estimer jamais assez grande l'humiliation de la maison de Bourbon » ? Souhaité pour votre royaume le plus possible d'événements contrariants, qui lui seraient à lui fort agréables ? Aussi, avec quel mépris allègre ne clame-t-il pas aujourd'hui qu'il a « conquis le Canada sur les bords du Rhin », où il s'est arrangé pour que le Roi de Prusse vous cloue dans une guerre désastreuse !

Face au peu de force que vous avez opposé à ce dessein diabolique, et face aussi à la cruelle conscience que nous avons ici du total désintérêt de Votre Majesté à notre égard, je me fais réflexion que, si feu Madame Infante, Duchesse de Parme, avait eu la bonne idée d'épouser plutôt un gentilhomme canadien (comme par exemple cet excellent Monsieur de Vaudreuil), votre diplomatie secrète aurait sans nul doute trouvé le moyen d'élargir son action aux rives de l'Amérique du nord et refusé de laisser aussi aisément l'Angleterre soustraire ce diamant à la couronne de France. Cette dernière métaphore ne manquant pas de sel lorsque l'on sait que Monsieur Pitt est précisément le petit-fils de l'ancien gouverneur de Madras, Thomas « Diamond » Pitt, ainsi surnommé par ses pairs pour avoir vendu à votre grand-oncle le Régent, pour 135.000 livres (anglaises, évidemment), le diamant du même nom, lequel orna, si je ne m'abuse, votre flamboyante couronne de sacre, la plus riche jamais portée en Europe.

Tout le monde sait, en Angleterre, que la famille de Monsieur Thomas « Diamond » Pitt ne doit son ascension sociale récente qu'à l'importante somme d'argent récoltée au moment de la vente du « Régent », pierre acquise en Inde à peu de frais par les moyens de coercition propres aux colonisateurs. Nous pouvons donc dire, finalement, que William Pitt vous doit sa carrière politique - ce qui suffirait en soi à expliquer le rare degré de perfection atteint par ses sentiments anti-français.

Mais aux yeux de Monsieur Pitt, laid et valétudinaire, il y avait encore bien d'autres raisons, plus intimes sans doute, de haïr un Roi de France aussi beau que vigoureux, logé de surcroît dans le plus beau palais d'Europe, au sein du pays le plus élégant d'Europe. C'était pour lui un point d'honneur que d'abattre un pareil adversaire, un « roi » auprès duquel d'autres têtes couronnées se sont un certain jour de 1748 senties brusquement un peu honteuses d'être « marchandes ». Monsieur de Voltaire, dans son célèbre panégyrique adressé au vainqueur de Fontenoy et au signataire éclairé du traité d'Aix-la-Chapelle, a peut-être un peu trop loué votre « modération » et votre royale vertu. Car il apparaît ici comme une évidence que nous payons pour celles-ci aussi. En vous restreignant si élégamment à votre « pré carré », vous avez fait comprendre d'avance au monde entier que vous vous laisseriez aisément dépouiller de toutes vos autres pâtures.

Je souris amèrement quand je lis dans votre lettre (que j'ai fort longtemps conservée sans l'ouvrir, je vous prie de m'en pardonner) que des colons qui changent de maître voient à peine la différence, l'éloignement de la mère-patrie leur laissant de toute façon la plupart du temps la bride sur le cou. Non, sire, un maître n'en vaut pas un autre. Nous sommes passés de la légère bride française aux chaînes anglaises. Les Anglais, atteints également dans leur orgueil par la profonde empreinte dont nous avons marqué cette terre, s'acharnent à la piétiner pour en ôter jusqu'au souvenir, tels ces vainqueurs égyptiens martelant haineusement, aux murs des temples de leur cité, les cartouches contenant le nom de ceux qui avaient eu le front de les précéder. Vae victis ! Des esprits plus raffinés rendent hommage au courage malheureux de leurs ennemis à terre, et leur tendent la main pour les faire se relever. Je vous offre la garantie que ce n'est pas ainsi que les choses se passent dans feu la pauvre Nouvelle-France.

Dans votre beau palais de Versailles, dont pas une allée, pas une crédence n'auront été dérangées par ces différends séculaires, vous aurez beau jeu de pleurer un brin sur l'humiliation de la défaite infligée, puis de vous consoler en vous laissant dire par votre très proche entourage que, somme toute, il suffirait pour effacer cela de remâter la Marine française ruinée par la guerre et d'attendre habilement le moment de prendre sur les Anglais une juste revanche.

Mais tout cela demandera du temps, sire. Et pendant que vous tamponnerez vos beaux yeux rougis en vous disant qu'après tout le traité à signer ne sera qu'un mauvais moment à passer, qu'il n'y a pas à regretter d'avoir perdu de si lointaines colonies pourvu qu'on garde le sucre, que de toute façon, pardieu, vous n'aimez point les guerres et n'êtes point fait pour elles, eh bien nous autres, ici, en Canada, nous boirons jusqu'à la lie la coupe des humiliations ; nous serons une petite enclave catholique indésirable et irritante au sein d'un immense empire anglo-saxon ; nous n'aurons plus jamais voix au chapitre, opprimés par des vainqueurs à qui il pourra aussi bien prendre un jour la fantaisie de nous faire mourir en déportation, comme Winslow en a usé naguère envers les Acadiens en prononçant ces mots terribles : « Nous avons entrepris de nous débarrasser de l'une des plaies d'Egypte » ; et enfin, sire, par-dessus tout, nous gémirons à toute heure, comme le poète Du Bellay, d'avoir eu un jour une mère appelée la France, un père appelé Bien-Aimé, et d'avoir été négligemment abandonnés par eux.

Votre ancien et obéissant serviteur,

*Clair-Guillaume de G****

Chapitre 66

Déshérités des conquêtes de notre courage et de notre génie, [nous entendons parler ici la langue française] comme témoin des revers de notre fortune et des fautes de notre politique.

CHATEAUBRIAND

Le Roi Louis XV ne répondit pas à ma lettre. Je n'en attendais d'ailleurs pas de réponse. Pour moi, c'était une page de tournée. Je vivais désormais entre mes deux enfants et mon gendre, Philippe Faguerolles ; Marian était enceinte.

Par contre, je continuai à recevoir régulièrement des nouvelles de Jacob Heselmann, ne serait-ce que parce qu'il gérait entièrement mes biens. Grâce à lui, j'étais de loin en loin tenu au courant de ce qui se passait de l'autre côté de l'Atlantique. La France était en pleine querelle des jésuites, lesquels finirent par être mis hors-la-loi, ce qui ravit mon ami. Au demeurant, il partagea cette joie avec Monsieur de Voltaire, que l'on voyait sur tous les fronts et qui, bien qu'il fût exilé de France, continuait de faire la pluie et le beau temps dans les esprits. Je lus sans déplaisir son beau *Traité sur la tolérance*, paru au début de l'année du traité de Paris : 1763, date gravée en lettres de feu dans la mémoire de tous les Canadiens français, puisque nous dûmes alors officiellement prêter serment de fidélité au Roi d'Angleterre. Avec le recul et vu les événements qui ont secoué la fin du siècle, comme la Guerre d'Amérique (à laquelle nous nous gardâmes bien de participer activement) et la Révolution française, je me dis que finalement la domination britannique nous a sans doute protégés de bien des débordements dus aux sinistres marchands des « Lumières ». Nous avons quant à nous déjà payé notre part à ces gens-là : entre Murray décapitant la noblesse française du Canada et la Terreur décapitant Louis XVI, il y avait une grande parenté d'intention. La chasse noire, aurait dit mon beau souverain. L'impitoyable chasse noire, celle qui projette à jamais son ombre accusatrice sur de soi-disant héros de l'Histoire.

J'ai toujours vu aussi, de ce point de vue, une grande parenté entre les deux épisodes suivants.

Le premier, situé quelque temps avant l'entrée de la France dans la Guerre de Sept Ans, nous montre la flotte anglaise se dressant sur la route de vaisseaux français cherchant à gagner le Canada. « Sommes-nous en paix ? » demande par son porte-voix l'officier français supérieur, pour réclamer le passage. L'officier anglais lui répond : « Oui ! Oui ! » et, quittant son porte-voix, crie d'une voix forte qui fut entendue des vaisseaux français : « Fire ! Fire ! » c'est-à-dire : « Feu ! »

Le second a eu lieu pendant la prise de la Bastille, le 14 juillet 1789 comme chacun sait, à Paris. Le gouverneur de la forteresse, Monsieur de Launey, voyant la situation inextricable, demande à faire reddition avec, comme on dit, « les honneurs de la guerre ». Du côté des assaillants, un sous-lieutenant les lui promet. A peine le malheureux Monsieur de Launey est-il sorti de la forteresse qu'il est frappé durement à coups de crosse, qu'on l'entraîne, et qu'on le tue. Un garçon boucher lui taillade alors laborieusement la tête - elle finira au bout d'une pique.

La chasse noire ! Elle allait devenir la seule chasse autorisée, et pour jamais. Respecter son adversaire ! Lui accorder « les honneurs de la guerre » ! Refuser, comme le fit obstinément Louis XVI à ses risques et périls, de faire couler inutilement le sang français ! Quel enfantillage ! C'en était bel et bien fini, de l'honneur. Et que l'on ne me

parle pas des rois « d'après » : au lendemain de la décapitation de Louis XVI, son frère aîné, le Comte de Provence, futur Louis XVIII, écrivit à son jeune frère Artois, futur Charles X, de « se consoler » en se disant que Louis XVII lui-même étant mourant tout ceci leur était à eux d'une grande « utilité ». L'honneur était bien mort sur l'échafaud le 21 janvier 1793. Comme l'a commenté pertinemment Chateaubriand, homme d'Ancien Régime pour lequel l'honneur n'était pas un vain mot : « En trois jours, on a détruit l'ouvrage de douze siècles ». L'on aura compris, je pense, que je ne regrette point tant la monarchie que cet honneur, cette « chasse rousse » qui la sous-tendait.

D'autres changements se profilaient aussi à l'horizon de l'Europe, où l'équilibre des forces était en train de basculer. Le traité de Paris avait fait rétrograder la France du rang de deuxième à celui de cinquième puissance coloniale. Frédéric II était au sommet de sa gloire, devenu une nation aussi incontournable que les plus anciennes monarchies. Mais surtout, à l'est, au-delà de l'Elbe, encore à peine tiré des brumes féodales, s'élevait depuis 1762 sous la domination d'une orgueilleuse tsarine, Catherine II, le redoutable empire russe avec lequel nous allions tous devoir commencer à compter - et avec lequel nos philosophes, toujours aux événements, commençaient d'ailleurs déjà à compter.

Il était assez confortable, somme toute, de ne voir tous ces changements que de loin. Notre principal souci, en Canada, demeurait bien plus pusillanime : tenter au jour le jour de nous faire davantage respecter de nos occupants anglais. Toutefois, la hargne de Murray s'étant quelque peu adoucie avec le temps et certains nobles ayant fini par être autorisés à demeurer sur place, se reconstitua à Québec une « bonne société » plutôt composite dont l'orgueil suprême devint assez vite de participer au bal royal du 31 décembre, pour ensuite assister, le jour suivant, au lever du représentant du Roi (d'Angleterre, s'entend). La noblesse française, quelque peu défraîchie par ses pertes financières (on avait dû troquer l'épée et le mousquet contre la charrue et le moulin, et il fallait travailler dur pour gagner sa subsistance), ne se montra pas toujours au bal avec de très brillants habits de cour, mais l'éclat de son insolence naturelle ne lui fit jamais défaut. Nous étions devenus les bouffons des aristocrates anglais.

Je dois tout de même avouer que je parus toujours quant à moi à ces bals avec les vêtements les plus riches et les plus élégants. Les Anglais ouvraient de grands yeux devant la taille des diamants qui ornaient mes boutons et ma barrette d'épaule (celle qui retenait mon cordon bleu). Et tous les ans, fin août, Jacob m'expédiait non sans sarcasme ma « tenue ducal destinée à rappeler *leur rusticité* aux Anglais de feue la Nouvelle-France ». Il me faisait faire à Paris une veste, une culotte et un habit dans les soieries et les velours les plus précieux, ornés de fils d'or ou de soie par les brodeurs les plus habiles (ce métier d'art, en effet, était réservé aux hommes), à seule fin que je les portasse au bal royal de fin d'année.

Que l'on ne voie pas dans cet étalage de parures l'effet de ma seule vanité. D'une part, j'étais l'unique duc et pair de France de la colonie : pouvais-je faire autrement que de soutenir mon rang, ne serait-ce que pour prouver, ici comme en Europe, l'écrasante supériorité du luxe et du bon goût français ? Avouez que c'était à la fois un bien grand honneur et un bien grand plaisir que d'en remontrer sur ce point aux dignitaires anglais de Québec ! D'autre part, ma fille Marian avait été folle de fierté en découvrant que son père appartenait à la plus grande noblesse de France et que, par conséquent, son frère Aurélien serait un jour à son tour le Duc de G***. Quand elle me voyait partir au bal, chamarré comme un roi pour son sacre, elle battait des mains, elle en avait presque les larmes aux yeux ; et personne d'autre qu'elle n'avait le droit

d'enrouler autour de mon col de chemise le tour de cou en mousseline blanche à trois plis ou d'arranger pour finir mon délicat jabot de dentelles sous le ruban moiré couleur de ciel du royal cordon bleu. Je ne pouvais moins faire que d'entretenir pareille idolâtrie à mon égard...

Je le pouvais d'autant moins que j'étais loin de faire autant d'effet sur mon fils. Aurélien, je crois, ne m'a jamais pardonné mes révélations sur Tacite et sur sa propre mère. Il tenait son mentor en si haute estime qu'il me méprisait presque d'avoir sali sa réputation. Était-ce de ma faute, à moi, si ce drôle était finalement fait comme tout le monde et accessible aux tentations de la chair ? En attendant, mon fils a toujours fait preuve avec moi d'une extrême réserve, et je jurerais qu'au fond de lui il me trouvait bien ridicule de parader comme un paon à la « cour de Québec ».

Inutile de préciser que ni lui ni Marian ne surent jamais rien de mes relations avec le Roi, du moins à cette époque-là.

Malgré notre servitude de vaincus, ce ne furent pourtant pas de mauvaises années. Les Anglais, par leurs remarquables qualités d'organiseurs, faisaient marcher droit la tendance naturelle française à la pagaille joyeuse et au panache gratuit. Les Français, eux, rappelaient à leurs maîtres que tout dans la vie n'était pas une histoire d'argent et que tant qu'on avait l'honneur, on avait tout. Je me réjouissais du mariage de ces deux nations ; il me paraissait devoir en sortir de grandes choses, le génie de l'une renforcé par celui de l'autre, ce qui n'avait jamais pu se réaliser sur une même terre en Europe. Nos deux royaumes n'étaient-ils point admirablement complémentaires ? Le grand poète anglais Chaucer ne fut-il point inspiré par nos trouvères ? La philosophie de Montaigne, après avoir marqué de son sceau les dernières pièces de Shakespeare, n'inspira-t-elle point la pensée de l'aimable Locke ? Lully ne donna-t-il point aux Anglais leur hymne national ? Le talent d'un Voltaire ne puisa-t-il point son inspiration dans les œuvres de l'implacable Swift, et celui de Diderot dans celles du grand Sterne ? Et que dire de Guillaume le Conquérant, des Plantagenêt ou de Charles II ? La civilisation du Vieux Monde d'Occident avait bel et bien commencé par la France et l'Angleterre : de leur union réussie ne pouvaient naître, selon moi, que de fort beaux enfants.

En juillet 1764, j'appris par Jacob, et par l'opinion publique aussi, d'ailleurs, une grande nouvelle : la Marquise de Pompadour était morte en avril, à l'âge de quarante-deux ans. Chacun se réjouit de cet effet de la bonne justice divine : l'égérie du Roi Louis XV n'avait guère survécu au méchant traité qu'elle lui avait inspiré ! N'était-ce pas entre autres de sa faute si nous avons été rayés des cartes du Royaume de France ? Ah ! Oui ! C'était là un fameux retour de bâton pour cette intrigante !

Et l'on faisait également des gorges chaudes en racontant ce fait avéré : peu avant de passer, la Marquise avait demandé au Roi son avis quant au genre de mort qu'elle devait s'offrir pour finir... *Chrétienne ? Impie ? Allons, sire... Avec ou sans sacrements, selon vous ?* Bien sûr, Sa Majesté lui avait aussitôt conseillé de voir un prêtre. Quel dommage ! Il avait peut-être réussi à éviter l'Enfer à cette maudite femme !

Contrairement à ce que l'on pourrait penser, la mort de cette rivale que je croyais haïr ne me ravit pas, loin de là. Elle me mit même profondément mal à l'aise. D'une part, je n'avais jamais été insensible à sa grâce souple de « roseau pensant », à la force invincible de son âme, ou encore à cette majesté naturelle qu'elle n'avait partagée qu'avec mon Elisabeth. D'autre part, je m'étais aisément dédouané de ma froideur envers le Roi (celle que me reprochait tant Heselmann) en me disant qu'après tout,

puisqu'il avait sa marquise, Louis XV n'avait point besoin d'autre chose. Elle l'épaulait en tant qu'homme et en tant que Roi : que pouvait-il exiger de plus ? Mais voilà : la fidèle amie venait de disparaître. La fille aînée de Louis, tant chérie, était morte depuis près de quatre ans déjà. Qu'allait-il devenir ?

Il n'était pas question, dans mon esprit, de revoir le Roi. Mais il me sembla que le fait d'être en France, assez près de lui, donc, plus près qu'il se l'imaginait, apaiserait ma conscience. Ou peut-être aussi que tout bonnement je n'avais jamais cessé de l'aimer ?

Je résistai longtemps à la douce et tenace mélancolie qui me venait quand je l'évoquais, solitaire et perdu, au beau milieu de l'hostile et comploteuse Cour de Versailles. Puis, un jour, je me décidai. Je sautai sur le premier prétexte venu - il fallait tout de même que mon fils Aurélien connût les terres de Champagne et les châteaux de ses aïeux, lui, l'héritier du nom - et, juste après les glaces d'hiver, en avril 1765, lui et moi nous nous embarquâmes pour la France.

Ni Philippe, ni Marian n'avaient souhaité nous accompagner. Ma fille chérie était de nouveau enceinte et, de toute façon, comme elle me le déclara elle-même, sa vie était au Canada.

Chapitre 67

Jacob Heselmann nous accueillit à bras ouverts. Il avait, sur mes ordres pressants (expédiés en août), fait rouvrir mon petit hôtel parisien de la rue Hautefeuille, acheté chevaux, harnais, carrosse et engagé trois domestiques, une cuisinière et deux laquais. Il s'était amusé à dessiner puis à faire confectionner pour eux une livrée vert et argent qui me plut beaucoup.

Aurélien parut enchanté de se plonger dans la vie parisienne, mais il voulut le faire sous le nom de Monclair. Je me félicitai de ce que mon bon ami Heselmann n'ait pas osé faire figurer les armes ducales sur notre carrosse. Ainsi, mon fils put mener sa vie de garçon à pleines guides sans se compromettre le moins du monde. Il se fit vite des amis, d'ailleurs. Peut-être parce que l'argent ne lui était guère compté.

Moi, à peine le pied posé en France, je dus employer toutes les forces de ma volonté pour lutter contre un sournois tropisme qui me faisait sans cesse désirer de me rendre à Versailles. J'éprouvais une douleur affreuse à le savoir si près et à ne le point aller voir. Je mesurais avec effroi le terrible besoin que j'avais de lui, de son amitié, de sa présence. Les six dernières années passées loin de lui avaient creusé à mon insu dans mon cœur un gouffre immense, que lui seul pouvait combler. Plusieurs fois, le soir, lorsque je m'étais ainsi fait violence toute la journée pour demeurer loin de lui, je pleurai sans bruit entre les rideaux de mon lit, qui n'étaient point bleus, mais verts.

Jacob venait me voir, mais pas aussi souvent que je l'aurais souhaité. Il était très pris par ses affaires. Enfin, l'étoile des frères Pâris avait commencé à pâlir ! Il n'était pas question pour lui de manquer une pareille opportunité.

En juin, lors d'une de ses trop rares visites, il m'apprit sous le sceau du secret que le Dauphin de Viennois, le fils de Louis XV, n'avait probablement plus que quelques mois à vivre. Un mal secret le rongait depuis plusieurs années ; il avait énormément maigri ; lui si bien en chair auparavant, il paraissait à présent flotter dans ses habits comme un épouvantail.

- Le Roi le sait-il ? demandai-je, l'haleine courte.

Heselmann me lança un regard aigu - d'ordinaire, je ne parlais jamais de Louis.

- Monseigneur fait tout ce qu'il peut pour cacher son état, répondit-il après un court silence. Je doute que Sa Majesté ait pris l'exacte mesure de la tragédie qui l'attend.

Je changeai rapidement de sujet, comme si celui-ci ne me préoccupait guère. Cependant, à peine Jacob parti, je montai quatre à quatre mon bel escalier de pierre pour aller me réfugier dans ma chambre. J'étais persuadé que j'allais pleurer : mais non. Ce fut pire.

De ce jour, je vécus avec dans l'âme une angoisse si profonde que je maigris, moi aussi. Mon tailleur s'en félicita : il avait prévu un peu juste pour mes derniers habits, se fiant à d'anciennes mesures - mais je faisais trop bonne chère depuis trois mois, gourmand de l'excellente cuisine française. Que faire ? me demandais-je cent fois par jour. Reparaître à la Cour ? Sous quel nom ? Sous quel état ? A quarante et un ans et avec mon fils dans les alentours, pouvais-je décentement me travestir de nouveau en « garçon bleu » ? Et qui me disait que le Roi n'avait pas déjà remplacé Madame de Pompadour ? Qu'il n'avait pas trouvé un véritable ami de cœur ? Qu'il ne m'avait pas complètement oublié, passé par profits et pertes ? N'avais-je pas fait tout ce qu'il fallait pour qu'il se détachât de moi ?

Quel tourment que de savoir suspendue au-dessus de sa chère tête pareille épée de Damoclès ! Quel torture que d'ignorer ce qu'il pensait vraiment de moi ! Heureusement, Aurélien me tira de ce *spleen* très anglais en réclamant un voyage en Champagne. N'était-il pas temps pour lui de s'en venir à la rencontre de ses ancêtres ? Nous partîmes le mois suivant. La Cour avait pris ses quartiers d'été, de toute façon. Il n'y avait plus personne à Versailles.

Pour une fois, mon fils sortit de sa réserve et marqua quelque enthousiasme. Mais à présent, c'était moi qui ne pouvais guère le suivre dans cette voie. Que se passait-il à Compiègne ? Comment se portait Monseigneur le Dauphin ? Renfermer en moi tout le jour cette plaie brûlante me donnait la nausée.

Aurélien voulut tout voir de nos biens ancestraux. Nous parcourûmes des lieux, visitant des endroits où je n'avais pas mis le pied depuis la succession de mon père, en 1744. Il joua très bien son rôle d'héritier, parlant aimablement à tout le monde sans distinction de rang. Je vis bien que mes métayers s'éprouvèrent de lui comme ils ne s'étaient jamais épris ni de mon père, ni de moi : il avait une grande simplicité naturelle, non dénuée de noblesse, qui allait droit au cœur des petites gens - comme des moins petites.

Jacob trouva huit jours pour nous rejoindre. Il n'en pouvait plus de Paris, nous dit-il. Septembre et octobre n'avaient jamais été aussi chauds. Vivement novembre et les vraies fraîcheurs de l'automne !

Il nous apprit que la Cour était à Fontainebleau pour les chasses, mais que Monseigneur le Dauphin toussait beaucoup et paraissait épuisé. Je ne relevai pas cette dernière remarque, qui pourtant me dévastait. Mais quand Jacob fut reparti, je demandai à Aurélien s'il n'en avait pas assez de la campagne, s'il ne préférerait pas

rentrer à Paris ?

- J'aimerais bien rester un peu ici, papa, répondit-il (nous étions installés dans notre château de famille, celui où j'avais passé une partie de ma jeunesse). Mais si tu as affaire dans la capitale, ne te gêne pas pour moi. Je puis fort bien rester seul. Je souhaiterais même beaucoup rester seul. J'ai besoin d'un peu de... de recueillement, vois-tu.

Je ne me le fis pas dire deux fois. Comme il y avait sur place toutes les voitures nécessaires à son usage (et toutes armoriées), je pris le carrosse et remontai seul en direction de la capitale.

Mais je ne tins pas longtemps rue Hautefeuille. Je m'en fus m'installer à Fontainebleau, dans une petite auberge discrète. Plus j'étais près de lui, plus j'étais soulagé : j'avais l'impression qu'il allait bien finir par « sentir » ma présence, et qui sait, peut-être la désirer ? Et puis, en étant sur place, je pouvais avoir presque tous les jours des nouvelles du Dauphin en soudoyant deux gardes suisses.

Je sus ainsi qu'il reçut plusieurs fois les derniers sacrements, se croyant à chacune à toute extrémité ; que le Roi, fou d'angoisse et de chagrin, avait prié Cassini, l'astronome, de venir le rejoindre à Fontainebleau et qu'il faisait avec lui dans ses cabinets « de grands calculs pour connaître les positions des planètes ». La Cour entière se moquait de ce monarque égoïste et insensible qui jouait avec ses compas et ses équerres au moment où son fils unique rendait l'âme. Pauvres petites vipères de courtisans et de courtisanes, toujours prêts à juger d'autrui sur les apparences, alors qu'eux-mêmes n'étaient que peinture et que masques ! Je savais pertinemment, moi, que mon pauvre Louis ne devait pas en faire beaucoup, des calculs, et que ce n'était là pour lui qu'un moyen commode de pouvoir se laisser aller à sa profonde douleur sans autre témoin qu'un ami fidèle.

Le Dauphin mourut le 20 décembre, de bon matin. Je n'avais pas dormi et je sentis toute la nuit et toute la matinée un paroxysme d'appréhension. Vers dix heures, j'appris que Monseigneur avait rendu l'âme. Instruit des règles de la Cour, je savais que la famille royale ne pouvait demeurer dans un lieu où la mort avait frappé. Je me postai donc à la sortie du château. A midi, je vis sortir le carrosse du Roi qui s'en retournait à Versailles, mais il me fut impossible, d'où j'étais, de distinguer la moindre silhouette à l'intérieur.

Je regagnais aussitôt Paris, dans une cohorte d'autres carrosses qui s'exilaient aussi de Fontainebleau. De nouveau se posait à moi la question cruciale de mes retrouvailles avec le Roi. J'envisageai un moment de me présenter à Versailles pour la cérémonie du Nouvel An, de façon à ce qu'il me voie parmi les autres courtisans et qu'il décide de lui-même, après tout, s'il avait besoin de moi ou non. Mais on fit dire à Versailles que le Roi ne se plierait pas cette année au rituel des vœux. Il n'avait bien sûr pas le cœur à cela, le malheureux. En soudoyant de nouveau quelques gardes (je n'osais pas me présenter au petit Degré pour me faire annoncer, tant je redoutais une réponse négative de Louis XV), j'appris qu'il devait se retirer le jour même à Choisy.

Choisy ! Je connaissais bien Choisy, et je l'aimais, ce beau château, dont la façade arrière dominait, au bout d'une brève terrasse, les rives de Seine. Louis aussi l'aimait ; il était proche de la forêt de Sénart où les cerfs, son gibier favori, abondaient. Le Roi, après l'avoir acquis en 1739, y avait fait divers travaux. Là-bas, je savais qu'il serait

beaucoup plus isolé qu'à Versailles. Après un deuil aussi cruel, il souhaitait d'ailleurs cela par-dessus tout : pouvoir enfin être seul.

La décision fut vite prise. Fini de tergiverser ! Je m'habillai chaudement et partit le lendemain matin très tôt pour le château de Choisy. Là, je m'en remettraï une fois pour toutes au choix du Roi. En ce qui me concernait, j'étais sûr d'une chose : je n'avais jamais cessé d'aimer cet homme.

Chapitre 68

J'arrivai à Choisy vers huit heures et demie. Il faisait à peine clair, étant donné que nous étions aux plus longues nuits de l'année, proches du solstice d'hiver.

Je forçai tous les passages avec la plus grande assurance, brandissant une lettre cachetée que selon moi je devais remettre de toute urgence à Sa Majesté. Le service de Chambre, qui n'était arrivé que de la veille avec le Roi, était encore passablement mal organisé, et tout le monde était bouleversé par la mort de Monseigneur le Dauphin : je comptais beaucoup là-dessus.

- Mais Sa Majesté n'est pas levée ! protesta faiblement l'un des valets.

- Je sais où est sa chambre, maraud, ne me retarde pas ! dis-je en l'écartant brutalement.

Je pénétrai peu après dans la chambre du Roi, où en effet tous les rideaux étaient encore tirés : je parle de ceux du lit, bien sûr. A cette époque, on n'en mettait encore guère aux fenêtres.

- Qui est-ce ? demanda la voix de Louis. Je n'ai pas appelé.

Ferme et nette, elle me fit comprendre qu'il était réveillé depuis longtemps.

- C'est le Duc Clair-Guillaume de G***, Votre Majesté, dis-je humblement. Votre petit Clair, si vous vous souvenez encore de lui.

Un silence, puis j'entendis comme un sanglot étouffé. Le cœur soudain démesurément gonflé, je me ruai vers le lit, écartai les rideaux et, m'allongeant près de lui, je le pris farouchement dans mes bras.

- Je vous demande pardon, sire, dis-je très vite. Je vous aimais toujours autant, mais je ne le savais pas. Je vous jure que je ne vous abandonnerai jamais plus.

- Tu feras bien, petit Clair, répondit le Roi.

Chapitre 69

(...) il est bien difficile, ce me semble, qu'aucun autre s'estime moins, voire qu'aucun autre m'estime moins, que ce que je m'estime.

Michel de MONTAIGNE

Paris - 8 janvier 1766

- Alors ? m'apostropha Heselmann livide, avant même que ses domestiques ne m'aient débarrassé de ma lourde pelisse doublée de poil et de mon épée. Comment va-t-il ?

- Il a tout perdu, dis-je gravement. Mais ce n'est pas un Roi que les douleurs abattent.

- Vous me la baillez belle ! aboya le banquier en resserrant frileusement sur ses épaules l'espèce de couverture courte à carreaux qu'il faisait venir d'Ecosse et qui lui tenait lieu de châle. N'est-il pas resté prostré six semaines après l'attentat de Damiens, il y a neuf ans ?

- Jacob, Jacob ! Je vous ai connu plus subtil. C'est la douleur infligée à Damiens en son nom qui l'a rendu malade. Cela, et l'impression cruelle que le peuple s'était détaché de sa personne.

- Venez dans mon cabinet, me pressa Heselmann. J'ai besoin de m'asseoir, et d'une, et de deux je veux arracher de vous, en privé, le plus d'éclaircissements possible. Comment se fait-il que vous n'ayez pas l'air plus inquiet ? Après une épreuve pareille, la mort de Monseigneur... Moi-même, en 1753... Je sais ce que l'on peut ressentir, croyez-moi ! Nous nous attendons tous à le voir plonger dans un océan de larmes et de dévotion où son peu de royauté achèvera tranquillement de se diluer.

Une fois la porte refermée sur nous, je laissai échapper mon ressentiment.

- C'est à croire, mon ami, que vous n'avez toujours rien compris à Sa Majesté !

- Eh bien dites-moi encore, dites-moi ! Instruisez-moi, Guillaume ! Je n'attends que cela ! Je ne sais plus sur quel pied danser. Si le Roi fait naufrage, l'anarchie s'installe, et si l'anarchie s'installe, c'est moi qui fais naufrage ! Il y a déjà bien trop de révolte dans l'air à mon gré.

- Tant que Louis XV sera vivant, vous n'aurez à craindre ni révolte, ni anarchie, dis-je fermement. Il a une trop haute idée de la fonction monarchique pour cela. Et contrairement à ce que vous pensez, c'est un grand Roi. Le seul problème avec lui, c'est qu'il n'est Roi qu'en dernière extrémité, lorsqu'il se sent acculé, poussé dans ses derniers retranchements.

- Un grand Roi ne se conduit pas ainsi, protesta le financier avec un geste d'impatience.

- Mon pauvre ami, m'agaçai-je à mon tour, il y a autant de modèles de rois que d'individus installés dans la fonction souveraine ! Et un grand Roi n'est pas forcément celui qui jette le plus de poudre aux yeux. Louis XV a une très haute opinion de la monarchie et de son devoir de roi, mais malheureusement une très modeste opinion de sa personne.

- Attelage bien bancal, ricana Heselmann. Voulez-vous du café ? Je ne tiens debout qu'avec cette drogue, depuis trois semaines.

Je fis de la main un geste de dénégation.

- Louis XI avait de la même façon beaucoup de respect pour son rôle de roi et beaucoup de dédain pour sa propre personne, répliquai-je. Et quel souverain il fut pour la France ! Douter de soi-même, être capable de se remettre en question, tel est le début de la sagesse.

- Bon, bon, si vous le dites... Ne commencez pas à me développer la biographie de tous les autres rois. Je ne m'intéresse qu'au présent et à mes intérêts personnels ! Alors, dites-moi vite : pourquoi n'êtes-vous pas plus inquiet ?

- Je suis inquiet pour l'homme, pour mon ami, mais pas pour mon Roi, expliquai-je. En fait, je trouve même d'assez bon goût la disparition du Dauphin. Trop saint pour être aux rênes, celui-là ! Il aurait fait un roi piteux, un Louis XIII sans Cardinal... Je n'aime pas les bigots, fussent-ils intelligents. Et lui, entre sa souris grise de mère et ses vieilles filles de sœurs, on ne peut pas dire qu'il n'en ait pas été un jusqu'aux yeux !

- Mais la monarchie est tout de même ébranlée, s'étonna le banquier. Vous avez vu le petit-fils de Louis XV ? Onze ans ! Nous courons à l'abîme !

- Louis XV est en pleine santé, le rassurai-je. Il ne mourra pas avant quinze ou vingt ans, comme son bisaïeul Louis XIV. Et là, vous allez voir ce que vous allez voir ! Car nous y voilà ! Nous y voilà enfin ! Il est désormais pris à la gorge ! Il ne peut plus faire autrement que de régner vraiment ! Finies, les échappatoires !

Heselmann me regardait comme si j'étais devenu fou.

- Ah ! m'exclamai-je, vous ne le comprenez pas comme je le comprends ! Mon semblable, mon frère... Je sais exactement ce qu'il ressent, au moment précis où nous parlons.

- Eh bien dites ! lança le banquier. Je ne demande pas mieux que de l'apprendre !

- Jusque-là, il a toujours trouvé des échappatoires, ne faisant acte d'autorité que lorsqu'il sentait la monarchie *provisoirement* menacée. Mais ensuite, il n'était que trop content que de faire de nouveau retraite derrière une marquise ou un ministre, non pas plus compétents, soit dit en passant, mais plus orgueilleux, plus ambitieux que lui.

- Un peu cynique, comme attitude, non ? Un soi-disant grand Roi qui, devant son royaume transformé en foire d'empoigne, se contente de dire négligemment : *Tout ceci durera bien autant que moi.*

- Mais cela n'a rien à voir avec du cynisme, Jacob ! m'emportai-je. Pardieu ! Cessons de mal interpréter toutes les paroles qui sortent de sa bouche ! Cessons de le juger à l'aune de son implacable prédécesseur !

- Et comment le juger, alors ? railla le baron. Sur quelle aune ?

- Si vous comprenez qu'il a une très modeste opinion de lui, vous comprenez tout. Depuis Fontenoy, il sait qu'il n'a pas trop démérité et qu'il a un fils estimable (c'est du moins son opinion) pour lui succéder. Il pense, à tort ou à raison, que ce fils, chaste et pur comme Perceval, est bien plus digne que lui-même de porter le Graal de la couronne de France. Alors il se fixe comme objectif, *en accord avec sa modestie profonde*, de maintenir *au moins* le navire sur son erre - faute d'avoir envie d'en saisir vraiment le

gouvernail - en attendant de passer le sceptre au sublime Dauphin. Voilà pourquoi il dit, pour se défaire : *Tout ceci durera bien aussi longtemps que moi.*

Heselmann avait ouvert une boîte de fruits confits et en grignotait machinalement, les yeux rivés sur son interlocuteur.

- Toutefois, poursuivis-je, comme il est entouré d'ambitieux forcenés qui ne sauraient même pas reconnaître une vraie *modestie* s'ils en rencontraient une, son apparent désintéret exaspère, on le baptise « faiblesse », ou même « incompetence », quoique ses ministres sachent tous qu'il a une étonnante justesse d'esprit et qu'il est parfaitement compétent quand il *veut* l'être. Est-ce que quelqu'un qui a montré autant de courage et de sang-froid sur les champs de bataille ou lors de l'attentat manqué contre sa personne peut être déceimment qualifié de « faible » ? C'est absurde !

- Fontenoy, c'était il y a vingt ans, grommela Jacob la bouche pleine. Mais maintenant ? Aujourd'hui ?

- Aujourd'hui, fis-je triomphalement, il est obligé de se révéler dans la durée. Son héritier désormais est un gamin de onze ans !

- Et comment se révélera-t-il ? s'enquit le financier, sceptique.

- En prenant *vraiment* le pouvoir et en tapant sur la table pour se faire obéir. Car il sait qu'à présent la monarchie est en danger. Pour la première fois, il est seul en première ligne. Pas de roi de secours en coulisse. Il ne dispose plus du biais commode qu'il a offert à son angoisse de gouverner, à son *Je ne suis pas digne de l'honneur qui m'est échu à la naissance* : car *exit* le Dauphin, l'alibi majeur pour un règne en demi-teintes. Pour la première fois, entre la déroute amorcée de la monarchie et Louis XV, il n'y a plus qu'un enfant blond aux bonnes joues roses, encore plus gauche et encore moins « digne » que lui, à l'œil nu : son petit-fils, le Duc de Berry. Si donc le Roi veut sauver la monarchie de l'ébranlement où elle se trouve, eh bien mon cher Jacob il n'a plus le choix. Il doit se faire violence et monter au créneau.

- Alors vous êtes plutôt optimiste en ce qui concerne notre proche avenir ? Pas d'anarchie, pas de guerre civile en vue, vous me l'assurez ? Car au fond voilà ce qui m'importe.

- Pas d'anarchie en vue, mon cher baron ! Et je ne voudrais pas être à la place de ces Messieurs du Parlement. Ils vont voir ce qu'il en coûte de pousser le Roi dans ses derniers retranchements. Que le Ciel laisse encore quinze ans de règne à Sa Majesté, ce qui n'est pas déraisonnable à espérer, puisqu'Elle n'en a que cinquante-six, et vous verrez à quelle grandeur n'atteindra pas la monarchie française !

- Vous me redonnez ma bonne humeur, exhala Heselmann, ravi. Nous autres financiers n'aimons point les désordres. D'une part, cela nuit aux affaires. D'autre part, n'étant guère populaires, et c'est un euphémisme, nous sommes souvent les premiers à essuyer la colère des foules en révolte. Mes amis n'en dorment plus de la nuit ! Mais puisque vous avez la bonne grâce de me rassurer... Ce dont je vous sais gré... N'y a-t-il pas non plus de danger avec les Etats Généraux ? On en parle beaucoup... Sa Majesté ne va-t-elle pas les convoquer ?

- Vous ne connaissez pas Louis XV, rétorquai-je. Il est beaucoup trop avisé pour

prendre un risque pareil en un pareil moment. Ce serait mettre le feu aux poudres. Malheur à l'imprudent qui oserait le lui suggérer...

- Bien. Me voilà gardé à droite et à gauche, alors...

- Vous l'êtes, mon cher Heselmann, vous l'êtes. Et toute la finance avec vous.

(à suivre)